

## PROPHÈTES ANTIMUSULMANS CHEZ LES BERBÈRES MÉDIÉVAUX

L'éminent historien des Berbères, Ibn Ḥaldūn, constate, dans son ouvrage écrit dans la deuxième moitié XIV<sup>e</sup> siècle, que les tout derniers restes des tribus berbères non musulmanes ont passé à l'islam en l'an 101 de l'hégire, soit en l'année 719/20 de n.è. Citant à ce propos le témoignage d'un autre historien, plus ancien, il nous apprend que les peuples berbères —de Tripoli à Tanger— acceptaient puis rejetaient l'islam par douze fois. Ce n'est que la conquête définitive du Maghreb par le général arabe Mūsā ibn Nuṣayr, ce qui eut lieu entre 705 et 709 de n.è., ainsi que l'assujettissement par lui et par le Berbère Ṭarīq ibn Ziyād de l'Espagne, où affluèrent de nombreux éléments berbères rebelles, qui contribuèrent à une implantation ferme de l'islam parmi les Berbères de l'Afrique du Nord. Ces derniers demeurèrent depuis, fidèles à la religion nouvelle et ne s'entâchèrent plus jamais d'apostasie.

Il faut reconnaître cependant que —quoi qu'en disent, et de façon aussi catégorique, Ibn Ḥaldūn et d'autres écrivains arabes du Moyen Age —lesquels font reculer l'islamisation définitive des Berbères parfois jusqu'à l'année 100 de l'hégire, c'est-à-dire à 718/19 de n.è— il existe des preuves de ce que la conversion de ce peuple à l'islam, en 718-720, n'aurait été ni aussi générale, ni aussi durable, ni enfin aussi parfaite que les affirmations de ces auteurs eussent permis de l'admettre. D'ailleurs et sur la foi d'autres passages soit du livre d'Ibn Ḥaldūn même, soit d'ouvrages d'autres écrivains arabes médiévaux, nous réalisons que différents groupes berbères ont réussi, durant des siècles entiers, à conserver leur ancienne religion païenne. Ainsi, par exemple, le prince berbère Māgkas qui reconstruisit Ceuta ruinée par les guerres, ne se convertit à l'islam que vers l'an 850, à la même époque où ont été exterminés par les Aghlabides les derniers Berbères païens des environs immédiats de Kairouan et le géographe arabe al-Bakrī/1067/68/ nous dit, en exploitant seulement peut-être, un ouvrage perdu d'Ibn al-Warrāq, écrit vers la fin du X<sup>e</sup> siècle de n.è., que dans les alentours de la considérable ville d'Igli, capitale de la province Sūs en Maroc méridional, vivait repliée en des régions inaccessibles de l'Atlas une certaine tribu berbère païenne. Il ressort de tout cela que

le paganisme, chez certaines tribus berbères du Maghreb, s'est perpétué dans sa forme primitive tout au moins jusqu'à la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle, voire même jusqu'à la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Nous savons aussi que, à l'encontre de l'opinion d'Ibn Ḥaldūn, d'autres groupes berbères apparemment islamisés sans reste, surent conserver intactes leurs anciennes croyances remontant à l'aube des temps comme le culte de rochers, de pierres, de grottes et de l'eau, la foi en génies tutélaires et autres êtres mythiques démoniaques, les prohibitions et recommandations magiques et cétera, se bornant, là où les choses étaient plus particulièrement saillantes, à leur donner une apparence, un air musulman. Il ressort de sources arabes que la conversion de nombreuses tribus berbères à l'islam s'avéra, durant un long laps de temps, tout à fait superficielle. Ces tribus abjuraient facilement la foi en Mahomet et se faisaient adeptes de devins et de prophètes proclamant des religions nouvelles où l'islam se mêlait avec les croyances populaires berbères, qui jouaient souvent un rôle de premier plan.

Penchons nous, à présent, sur ce dernier fait, c'est-à-dire sur la foi aux prophètes chez les Berbères islamisés du Moyen Age.

Parlant de divinations chez les anciens Maures, aïeux des Berbères occidentaux actuels, l'auteur byzantin du VI<sup>e</sup> siècle, Procope, dit explicitement qu'elles étaient pratiquées exclusivement par des femmes. La chose était interdite aux hommes. Procope semble avoir été excellemment informé sur ces coutumes en Afrique du Nord. Il fut, en effet, secrétaire du général byzantin Bélisaire, le conquérant de ces contrées sur les Vandales. A admettre donc comme fondée l'affirmation de ce Procope, il faut reconnaître que la situation changea complètement une fois l'Afrique gagnée à l'islam. A cette époque, à côté des prophétesses surgissent prophètes. Les unes comme les autres jouaient, chez les Berbères, un rôle fort en vue. Elles et eux furent employés à des fins politiques. Procope établit bien la chose lorsqu'il dit que les Maures ne prêterent point main-forte aux Vandales attaqués par les Byzantins précisément en raison d'opinion émise par un oracle. Nous allons voir plus loin que, durant la période musulmane, prophétesses et prophètes tinrent une place importante dans la vie politique de la société berbère.

Le plus ancien des prophètes berbères dont la tradition nous ait transmis le nom, ce fut Mūsā ibn Ṣāliḥ. Il était issu de la tribu Gōmāra établie dans le Rif, en Maroc septentrional. Ibn Ḥaldūn concède que l'on ne savait rien de très clair quant à la religion professée par Mūsā. Il le considère néanmoins comme l'un des paires de la nation berbère et la preuve vivante que sainteté, art divinatoire, science, magie et autres genres de savoir faire humain eussent existé, à l'époque, chez les Berbères. Ibn Ḥaldūn déclare ailleurs que Mūsā ibn Ṣāliḥ avait joui d'une grande renommée parmi

les Berbères et que, de son temps encore (deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> s.), la mémoire de ce devin demeurerait vivante. En cette tardive époque encore, l'on se transmettait de bouche en bouche certaines des prophéties que Mūsā aurait débitées en langue berbère. Ces prophéties, nous dit Ibn Ḥaldūn, possèdent une forme rythmique et renferment les fastes d'Etats que créera la race Zenāta, mais aussi ceux des victoires que celle-ci remporta sur les tribus habitant les plaines et les montagnes autant que sur les populations ces villes. La véracité de la plupart de ces prédictions a été confirmée par les événements ultérieurs, continue Ibn Ḥaldūn qui cite des preuves à l'appui, telle la chute de la cité de Tlemcen au XIV<sup>e</sup> siècle. Notre historien dit plus loin que, au XIV<sup>e</sup> siècle encore, Mūsā ibn Ṣāliḥ avait ses partisans fanatiques et ses détracteurs, prophète pour les uns, sorcier pour les autres. Ibn Ḥaldūn, de son côté, nous avoue manquer de données pouvant dévoiler le véritable caractère de ce devin. Ajoutons qu'aussi bien Mūsā, nom du prophète, que Ṣāliḥ, nom de son père, sont d'origine arabe. Ceci pourrait indiquer que l'homme était monté sur la scène de l'histoire à une époque où les influences arabes en Afrique du Nord étaient déjà fortement établies, soit, au plus tôt, vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle de n.è. Le souvenir de ce prophète est encore vivant de nos jours dans la tribu berbère Tamsaman, dans le Rif. On a appelé de son nom une haute montagne dans le massif de l'Atlas Central, le Djebel Mousa ou-Salah, visible de partout en Maroc septentrional. D'après la tradition des Berbères actuels, Mūsā ibn Ṣāliḥ fut un faiseur de prodiges qui comprenait le langage des animaux, mais qu'il était aussi un homme astucieux sachant mettre à profit ses connaissances en bénéfice de ses propres intérêts. Comme l'on voit, ce n'est plus grande chose qui reste à présent d'un prophète dont Ibn Ḥaldūn avait tant chanté la louange.

La plus éminente des prophétesses berbères de nous connues et appelée par les auteurs arabes *Kāhina*, c'est-à-dire "devineresse", a développé ses activités au cours de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle de n.è. Elle appartenait à la tribu berbère Ġarāwa qui habitait les monts Awrās (aujourd'hui l'Aurès). Kāhina e été la souveraine berbère la plus puissante à l'époque. Au dire d'Ibn Ḥaldūn, elle aurait eu trois fils qui étaient, à proprement parler, les héritiers du trône, mais elle les gouverna et, par leur entremise, gouverna la tribu entière. Ibn Ḥaldūn dit encore: "Sachant, par divination, la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir pour elle-même le haut commandement". Ibn Ḥaldūn se réfère à un historien ou traditionniste berbère, aḍ-Ḍarīsī, d'après lequel elle aurait vécu 127 ans et régné durant 65. L'encyclopédiste arabe du XIV<sup>e</sup> siècle, an-Nuwayrī (mort en 1332) nous apprend que Kāhina résidait aux monts Awrās et qu'elle prédisait, sans jamais se tromper, l'avenir. Ce fut Ḥassān ibn an-Nu'mān, le gouverneur

arabe de l'Ifrīqiya qui la défit dans la bataille de 704 de n.è. A en croire la tradition maghrebienne, Kāhina aurait prévu sa propre catastrophe et sa mort. Elle aurait renvoyé ses fils, avant le combat, au camp ennemi, en leur ordonnant de reconnaître l'autorité des Arabes. Ibn Ḥaldūn nous assure enfin qu'elle émettait des avis, des conseils dictés à elle par ses démons tutélares.

Kāhina, aussi bien sans doute que Mūsā ibn Šāliḥ, appartient à une époque précédant la conversion officielle des Berbères à l'islam, conversion qui eut lieu, à en croire à Ibn Ḥaldūn, en l'année 719/20 de n.è. Des prophètes surgissent cependant aussi, ultérieurement à cette date, chez les Berbères. De l'avis de l'historien arabe Ibn al-Atīr, XIII<sup>e</sup> s., et de celui d'Ibn Ḥaldūn, 'Ašim ibn Ğamīl (faisant apparition vers l'an 140 de l'hégire ce qui correspond à l'an 757/8 de n.è.), le chef de la tribu berbère des Warfağğūma, aura été un des ces prophètes. D'une façon toute superficielle et probablement rien qu'en signe de protestation contre la suprématie des califes sunnites et de leurs gouverneurs d'Afrique du Nord, la tribu de cet 'Ašim s'était ralliée à la doctrine de la secte des Šufrites, rameau de l'égalitaire secte musulmane des Ḥāriğites, soulevée en ce temps, sur toute l'étendue du califat arabe contre l'islam orthodoxe. Le comportement barbare et totalement antimusulman dont cette tribu fit preuve à Kairouan après sa conquête faite d'ailleurs, prétendument, non pas au nom leur idéologie mais à celui de la dynastie orthodoxe de récent avènement des califes abbassides, prouve en clair que les Warfağğūma étaient demeurés dans le fond de l'âme des païens.

Alors que dans la partie Est des pays berbères c'était le simulé šufrite 'Ašim ibn Ğamīl qui portait haut le drapeau du séparatisme berbère, dans la partie Ouest de ces mêmes pays se souleva, ennemi menaçant Arabes et islam, un autre prophète berbère: Šāliḥ ibn Ṭarīf, chef de la tribu des Bergawāṭa. Ces Bergawāṭa habitaient la province de Tāmesna, dans l'Ouest de l'actuel Maroc, depuis Salé et Azemmour jusqu'à Safi et Anfa. Son père, Ṭarīf, avait pris part, vers a. D. 740, à la lutte que, sous le commandement suprême de Maysara al-Maṭğarī, menaient les tribus berbères ḥāriğites contre les gouverneurs arabes sunnites d'Afrique du Nord. Šāliḥ, à son tour, apparaît vers 744/45. Il conçut le projet de créer une religion nouvelle qui serait par rapport à l'islam ce que ce dernier avait été par rapport au judaïsme et au christianisme. Il consigna le code juridico-religieux de cette nouvelle foi en un livre que les Bergawāṭa considéraient comme saint et qu'ils comparaient au Coran de Mahomet. Al-Bakrī en a transmis des extraits dans son ouvrage géographique, en se basant sur une relation écrite cent ans plus tôt d'après les paroles de Zemmūr Abū Šāliḥ ibn Mūsā ibn Hišām ibn Wardīzen, l'ambassadeur du roi Ber-

ġawāta auprès du calife arabe de Cordoue al-Ḥakam II, en 963 de n.è. Les déclarations de Zemmūr permettent d'établir que le livre saint de Ṣāliḥ proclamait la foi en Dieu Unique, qu'il appelait Yākūs, qu'il prescrivait de nombreuses prières, qu'il admettait la polygamie, qu'il ordonnait la lapidation en punition de l'adultère et l'abstention de toute relation avec les musulmans, qu'il recommandait ou défendait différentes autres choses. Ṣāliḥ ibn Ṭarīf, après un règne qui dura 47 ans, quitta le pays en direction de l'Est. Les Bergawāṭa croyaient en son retour à Tāmesna dans l'avenir, exactement à la septième génération. Avant de partir, il recommanda à son fils Ilyās, Elie, appelé aussi Elīsa, Elisée, de garder secrets les préceptes de la nouvelle religion. Ce ne fut donc que plus tard, à la mort d'Ilyās qui régna durant 50 ans, que le successeur de ce dernier, Yūnus, vers 850, rendit publics les préceptes de la nouvelle religion créée par l'aïeul. Il l'introduisit en qualité de religion d'Etat et toute opposition fut brisée avec un intransigeance sans pareille. Cette religion fut en vigueur pendant longtemps. Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, les Almoravides infligèrent un rude coup aux adeptes du prophète Ṣāliḥ, toutefois ce ne fut que l'Almohade 'Abd al-Mu'min, un siècle plus tard, qui écrasa définitivement les Bergawāṭa. A partir de cet effondrement, leur nom même disparaît des pages de l'histoire.

Nous ignorons l'époque à laquelle vécut le prophète (en arabe: *kāhin*) nommé Faylaq qui se manifesta au sein de la tribu berbère Ketāma. Cette tribu vivait, au Moyen Age, dans la partie Nord du ci-devant département de Constantine en Algérie. L'avènement de ce prophète coïncide avec les luttes intestines qui éclatèrent, à une époque que nous ignorons, au pays des Ketāma. Il prédit que la guerre intestine véritable ne devait éclater qu'après l'arrivée dans le pays d'un homme chevauchant une mule blanche. On appliqua plus tard la prédiction au missionnaire chiite 'Abū Abd Allāh aṣ-Ṣī'ī venu de l'Orient en 893. Ce dernier exerça ses activités au profit de la famille des Fatimides. Il souleva la tribu Ketāma contre les émirs orthodoxes arabes de la dynastie des Aghlabides qui dominaient la Berbérie Orientale.

Faylaq ne fut pas le seul prophète à être issu de la tribu Ketāma. Après que, sur l'ordre du calife fatimide Abū 'Abd Allāh, aṣ-Ṣī'ī eut été mis à mort, en 911/12 de n.è., les Ketāma, qui s'étaient profondément attachés au missionnaire, se révoltèrent contre les Fatimides. Le révolte eut un caractère déterminé d'antichisme, dirigée qu'elle était contre la dynastie fatimide, et même d'antimusulmanisme. Les insurgés mirent à leur tête un jeune garçon nommé Kadū ibn Mu'ārik al-Māriṭī qui était censé avoir des visions et que l'on proclama prophète. Les Ketāma l'installèrent en la ville de Mīla, du ci-devant département de Constantine, et

celle-ci devint le centre de la nouvelle religion. L'endroit où résidait le nouveau prophète fut déclaré *qibla*, par analogie avec le *qibla* musulman, vers lequel les adeptes se tournaient pour prier. Kādū ibn Mu'arik devint bientôt le maître d'une partie considérable de l'Algérie et il disposa quelque temps d'une force militaire importante. Sous peu, cependant, une expédition armée de l'héritier au trône fatimide Abu 'l-Qāsim mit fin à la nouvelle religion. Le prophète Ketāma fut emprisonné puis exécuté, tandis que ses adeptes se voyaient condamnés à la déportation sur le littoral (en Kabylie vraisemblablement). Les fidèles de Kādū ibn Mu'arik détenaient le livre saint contenant des préceptes juridico-religieux. La teneur du livre lui aurait été révélée.

Peu de temps après l'échec de la mission prophétique de Kādū ibn Mu'arik, surgit parmi les Berbères, dans les premières décennies du X<sup>e</sup> s. de n.è., un nouvel illuminé. Cette fois, ce fut dans l'Ouest, au Rif, au sein de la tribu berbère Ġomāra. Cette tribu se défendit conséquemment et longtemps contre l'islam et demeura fidèle aux vieilles croyances. Le nouveau prophète donc porta le nom de Ḥā-Mīm ibn Mann Allāh ibn Ḥarīz ibn 'Amr et descendait de la tribu Banū Zerwāl, ou bien Ū-Ġefwāl, ramification du groupe Ġomāra et établie non loin de Ceuta ou Tétouan. Ḥā-Mīm devint l'auteur d'une religion nouvelle, où s'entremêlaient anciennes croyances berbères, rapprochées parfois de celles qu'avait prônées le livre saint de Šāliḥ ibn Ṭarīf d'une part, et doctrines musulmanes, d'autre part. Dogmes et préceptes religieux furent codifiés sous forme d'un livre saint rédigé en berbère. Des auteurs arabes médiévaux, al-Bakrī en premier lieu, nous en ont transmis des extraits de ces préceptes concernant d'anciennes prescriptions magiques ou d'antiques pareilles interdictions berbères.

Ḥā-Mīm ne fut point le seul voyant de la religion qu'il fondait. Il assigna un rang bien en vue à sa tante Tānqīt et à sa soeur, la belle Daġġū (aussi: Debū, Dbū). L'une et l'autre passaient pour être des prédécesseuses et des sorcières. Ḥā-Mīm prescrivit qu'elles fussent honorées par des prières adressées à elles. Le prééminent rôle des femmes-prophétesses — dont avait fait mention, au VI<sup>e</sup> siècle, Procope, et au nombre desquelles, au VII<sup>e</sup>, s'était rangée la reine Kāhina — trouva donc, dans la religion de Ḥā-Mīm, un plein regain de jeunesse.

Ḥā-Mīm périt au cours de luttes avec la tribu berbère musulmane voisine, les Mašmūda. Certaines sources datent l'événement à l'an 315 de l'hégire, 927/28 de n.è., d'autres, à 329/940/41 de n.è. La religion qui était son oeuvre ne disparut pas pour autant et demeura en vogue quelque temps encore. De nos jours même, le souvenir de Dbū, la soeur du prophète, reste vivant en Maroc septentrional, dans la tribu Banū Ḥassān dont, d'après la tradition



courante, Hā-Mīm aurait été issu. La tombe de Dbū est connue et les passants continuent à y jeter leurs pierres, preuve de vénération dont, depuis des siècles, Berbères et certains autres peuples primitifs ont usé. Cette tombe est d'ailleurs, aujourd' hui encore, le but de pèlerinage de Marocaines qui désirent se consacrer à la magie.

Hā-Mīm ne fut pas le seul prophète antimusulman qu'eut fait surgir la tribu Ġomāra. Au contraire, Ibn Ḥaldūn affirme qu'il y en eut toute une séquelle, de "faux prophètes" —déclare l'historien. Un autre prophète de Ġomāra, ce fut 'Ašim ibn Ġamīl al-Izdaġumī qui aurait vécu ultérieurement à Hā-Mīm. Celui-ci faisait, paraît-il, des prodiges dont le souvenir s'était conservé jusqu'aux temps de Ibn Ḥaldūn, soit la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Autre prophète encore parmi les Ġomāra: Abu 'ṭ-Ṭawāġin ibn Abī Muḥammad al-Ketāmī. Les sources arabes le citent. Il provenait de Qaṣr Ketāma (aussi: al-Qaṣr), localité située au sud de Tanger, sur la rivière Lukkos. Son père fut un ermite adonné aux sortilèges. Il enseigna son art à Abu 'ṭ-Ṭawāġin. Ce dernier vint s'établir auprès de la tribu Banū Sa'īd dans la région de Ceuta, et concentra son activité sur l'alchimie. La foule des humbles s'attacha à lui. Ce succès l'exaltant, il se proclama prophète, 1228, et créa une religion nouvelle. Grâce à ses sortilèges, il attira à lui, disent les sources arabes, un nombre immense d'adhérents. Vint un terme à cette prospérité: les fidèles l'abandonnèrent peu-à-peu. Lui-même, traqué par la garnison de Ceuta, dut prendre la fuite et disparut, assassiné. La tradition locale remémore Abu 'ṭ-Ṭawāġin surtout en raison du fait que, sur son ordre, un pieux marabout, Mūlāy 'Abd as-Salām, avait été mis à mort. Pour compléter la notice ajoutons que, selon la tradition, Abu 'ṭ-Ṭawāġin a composé en langue berbère une sorte de Coran dont de présumés passages, aujourd'hui encore, sont parfois cités. Ce sont plutôt, dirions-nous, des formules cabalistiques.

A côte de prophètes, auteurs souvent de systèmes religieux, il a surgi chez les Berbères médiévaux de la période musulmane bon nombre de diseurs de bonne aventure et de devins de moindre envolée, tout simplement professionnels. De pareils gens étaient généralement tolérés de l'islam nord-africain, bien que ni autorisation dans le Coran, ni précédents pris à la tradition musulmane, ne soient là pour faire admettre la légitimité de leurs agissements. Les sources arabes médiévales distinguent différentes catégories de ces devins maghrébins et nous donnent plusieurs détails sur leurs pratiques divinatoires. Une étude spéciale serait à consacrer à la chose, mais le sujet, pour l'instant, sort du cadre assigné à notre travail.